

SUZANNE et les ~~quarante~~ quarante pacifiques ^{2/3}₄₆

403

Le vert académique est-il le vert de gris, c'est-à-dire cette patine distinguée qui recouvre les canons et les armes hors d'usage, — ou bien le vert de l'espérance ? C'est, en somme, la question qui se posait aux dernières élections. Dans l'opinion, sinon sous la Coupole, un parti soutenait les candidats qui ne l'étaient pas, les Claudel, les Gide, les Martin du Gard, les Fautoua ; et, sous la Coupole, sinon dans l'opinion, un autre soutenait, entre les candidats avoués, hélas ! les plus obscurs et les plus ternes. On dit que, comme Richelieu, un chef de gouvernement s'était intéressé à la question, qu'il avait rêvé un moment de redorer le blason moral de l'Académie en faisant agréer par cette veuve sur le rocher les soupirs muets des écrivains les plus justement honorés.

Mais cette question est-elle la bonne ? Ne faudrait-il pas se demander d'abord ce qu'est l'Académie, ce que représentent les quarante vieillards ? Une légende s'est créée qui fait d'eux les quarante premiers écrivains français et qui imposerait donc à l'Académie elle-même d'accueillir dans son sein ceux que leurs œuvres ou le bruit connu plaçant au premier rang de notre littérature. Pure légende d'ailleurs — la fameuse histoire du quarante e unisme faut-il en fait à prouver que de Molière à Proust, l'Académie ne s'est jamais privée de négliger les meilleurs écrivains au bénéfice d'honnêtes généraux ou d'honnêtes diplomates. En réalité, cette notion d'honnêteté me paraît bien plus essentielle au lustre académique que celle de la notoriété littéraire : la Compagnie du quai Conti est

avant tout une bonne compagnie, et l'on y exige des marques de civilité plus que des marques de distinction dans l'esprit. Dans telle école secondaire fréquentée par les rejetons de la grande bourgeoisie, on n'engageait un professeur, dit-on, que si, au cours d'un repas modeste, il mangeait sans défaillance un œuf à la coque et un fruit de manègement délicat. De même à l'Académie : ce n'est pas sur son œuvre, mais sur sa manière de faire visite et de s'asseoir dans un fauteuil que les académiciens jugent leur futur confrère. En vérité, depuis qu'elle élit des Conrart ou des Jonnart, il n'est plus personne qui puisse prendre le titre d'académicien pour un brevet littéraire : il n'y a pour s'y tromper, ou le feindre, que les hommes de lettres parisiens.

Or, si l'on veut bien admettre que la gloire académique coïncide ainsi, non pas avec la gloire littéraire, mais avec une certaine excellence de la vie en société, on devra reconnaître que les derniers choix de la Compagnie témoignent d'une belle prudence. On lui suggérerait d'appeler des écrivains d'un mérite singulier — mais parfois un peu trop singulier. D'un autre côté, des candidats sans lettres et sans lustre la sollicitaient en comptant sur leur obscurité même. En choisissant des hommes comme le second Tharaud, l'Académie ne s'est pas compromise puisqu'elle s'est répétée ; en appelant M. Octave Aubry, elle s'est adjoint un honnête homme que tout le monde croyait académicien depuis longtemps ; en élevant M. René Grousset, elle a rendu justice à un historien probe, solide, vigoureux, etc. Je crois bien qu'elle a fait les meilleurs choix, ceux qui pouvaient le mieux la compléter sans la détruire, la perpétuer sans la diminuer, et perpétuer avec elle ces vertus médiocres, mais enfin policées, dont elle se veut la gardienne, bien plus que de l'éclat du style ou de la force de la pensée. Je ne vois pas ce que Gide, Malraux ou Mauriac gagneraient à faire suivre leurs noms des mots « de l'Académie française ». Mais il me semble distinguer ce que l'Académie risquait de perdre en les recevant. Quant à la littérature...

Robert DELINCE.

La Gazette des Femmes

2/3 - 46